TRAITÉ

DE LA

RELIGION NATURELLE;

ET

DES MENSONGES ODIEUX

QUI ONT PRÉVALU SUR ELLE.

Suivi des portraits du parfait Citoyen, et du Monstre contraire.

PAR PITHOUD.

SECONDE ÉDITION.

Taire ou bien dire,
Demeurer ou bien faire.

Prix 25 sols.

A PARIS,

Chez L'AUTEUR, rue du Hurepoix, la boutique à côté de l'Horloger, au bout du Quai de la Vallée.

L'an II de la République Française, une et indivisible.

memoire sur les etats generaux leurs droits
et de Mr de Lantaigue.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

AVIS

Sur la matière que nous allons traiter.

Il est à remarquer que tous les auteurs et les sectateurs des fausses religions, qui se sont toujours détestés entr'eux ne s'en sont pas moins ligués en tout tems, contre les apôtres de la religion naturelle. Si bien, qu'en général tous les prêtres fanatiques et intéressés de tous les pays, y compris leurs dupes, se sont toujours disputés l'honneur de faire brûler les sectateurs de cette religion, aussi simple que sainte, et cela sous les noms flétrissans d'impies, de déistes, de schismatiques, d'hérétiques, etc.

On peut conclure de cette rage uni-

verselle, contre les partisans de la vérité, du zèle qu'ont les prêtres pour le mensonge et l'absurdité.

INTRODUCTION,

PREMIÈRE DIVISION.

CITOYENS,

CHASSER le fanatisme et la superstition; purger de la licence le sol de la liberté, purifier l'air et la terre de la contagion de l'athéisme; combattre les horreurs monstrueuses et sanguinaires des prêtres; poursuivre l'hydre épouvantable des erreurs, jusques dans ses derniers retranchemens; voilà quelle est notre entreprise.

Pour cet effet, les palliatifs, les demi-mesures, et les demi-moyens ne valent rien. Il faut retrancher de la société tout ce qui est gangrené; et pour cet effet, il faut prendre le mal dans sa racine.

Il faut secouer le joug de toutes les impostures fanatiques, politiques et superstitieuses. Il faut plus, il faut sévir avec une rigueur extrême contre les corrupteurs des mœurs. Il faut écraser du poids accablant du mépris, les matérialistes, les

athées, et les égoistes. Il faut bannir une morale anti-sociale et sacrilège. Il faut bannir toutes les opinions abusives de ces êtres attachés aux routines de leurs pères.

Il faut proscrire tout cela, comme nous avons proscrit le despotisme, et les loix barbares et homicides du tems jadis.

Ah ! que ce seroit un code bien admirable, qu'un code civil et moral qui ramèneroit tout à un centre commun, qui seroit le point lumineux de tous les esprits, et le foyer unique de toute la terre.

« Le beau rêve ! »

Pourquoi un rêve, si en effet le règne de la raison est arrivé ? Ne devons-nous pas bannir et chasser, sans retour, tout ce qui pourroit y mettre obstacle.

Assez et trop long-tems le crime a prévalu ?

Assez et trop long-tems l'ignorence et l'absurdité nous ont tenus enchaînés ?

Assez et trop long-tems nous avons vécu dans les ténèbres ?

Assez et trop long-tems les erreurs monstrueuses ont été sanctifiées.

Assez et trop long-tems l'hipocrisie a été consacrée ?

Assez et trop long-tems l'imposture a eu des temples.

Assez et trop long-tems nous avons été les victimes de l'orgeuil des grands, et de notre pusillanimité.

Les astuces des prêtres nous ont causé assez de maux, assez de désastres et de guerres.

Oui, citoyens, je le répète ?

Assez et trop long-tems nous avons été les dupes de tous les genres de scélératesse. Il faut donc que tout cela cesse par la volonté, fortement prononcée, de la nation entière.

Partant de ces vérités, il est bien démontré que des demi-mesures, des demi-moyens, ne valent rien pour vaincre nos ennemis de toutes les espèces.

Le moment est critique; mais il sera décisif pour un bonheur perpétuel, ou des maux sans remèdes. Oui, il faut le dire, il est inoui la quantité et les espèces d'ennemis que nous avons à combattre, outre les aristocrates. Presque tout ce qui est riche ou crapuleux; tout ce qui est faux et lâche; tout ce qui est mené d'une manière ou de l'autre, nous fait la guerre. Il nous la fait parcequ'il ne peut souffrir

l'empire de celle qui le reduit à sa valeur intrinséque, c'est à-dire à néant.

Nous en avons bien d'autres encore ; mais il faut procéder à ce compte avec méthode, et faire voir combien la république a besoin de courage et de surveillance.

Cent conspirations ont échoué ; cent autres leur succèdent. Les traitres ont expiré en partie ; mais la trahison leur survit.

Citoyens, vous le savez, à l'ancien régime a succédé la tempête révolutionnaire, laquelle a été suivie de l'affreuse anarchie que fomentoit la division et les différentes brigues. Long-tems agité, l'état fut plus d'une fois à deux doigts de sa perte. Eh bien ! au milieu des troubles de la convention, au milieu des troubles intétieures et des guerres étrangères, le vaiseau de la république, construit en une matinée a été lancé sur la mer la plus orageuse qui ait jamais existé ; aussi est-il assailli depuis cet instant par la bourasque et les ouragans sortis de leurs antres.

La fureur des Titans est extrême ; ils ont amassé tout ce qui doit servir leur vengeance ? Oui ils ont amoncelé tous les

carreaux de la foudre qui doit les réduire en cendre.

Ciel ! dites-nous quelle sera la main puissante qui le sauvera des dangers dont il est menacé ? Qui le sauvera de la multitude de ses ennemis, qui ont juré sa perte ?

Voyez, voyez cette nuée d'aigles qui font pleuvoir le feu sur lui.

Voyez l'Etna qui fait ses irruptions terribles ; voyez les monstres marins qui l'assiègent ; voyez les volcans qui sont dans son sein ; et la chiourme qui le trahit ; et la discorde qui l'agite ; et le fanatisme qui l'embrâse ; et la guerre intestine qui le déchire. Ah ! je suis dans des transes mortelles. Encore une fois, ô ciel ! dites-nous qui sauvera ce vaisseau du naufrage ?

» Ne crains rien pour lui, l'éternel a » dit : *Je veille sur mon ouvrage*, ne » crains donc rien. Vas, il saura bien le » tirer de la profondeur des abîmes, où la » fureur des vents, et celles des ennemis, » l'ont plongé ; il saura bien le faire sur- » nager sur l'élément liquide ; il saura » bien le conduire au port désiré, en dépit » de tous les diables. »

Puisse cette prophétie s'accomplir bien-

tôt ; mais, citoyens, que cette image nous peint bien notre situation pénible ; qu'elle nous représente bien l'état des choses actuelles ; qu'elle nous montre bien la France en proie à toutes les passions virulentes ; qu'elle nous la fait bien voir dans son véritable point de vue, et sous tous les aspects divers. Elle nous la montre enfin déchirée par toutes les factions politiques et religieuses ; et chose vraie, tant d'ennemis acharnés contre elle, ne sont pas encore les pires. Elle nourrit dans son sein une plus dangereuse vermine : ainsi ce ne sont pas les castes aritoscratiques et privilégiés, ni les despotes coalisés, qui lui seront les plus funestes ; mais bien les insinuations perfides ; les cris et les hurlemens homicides de ces êtres dépravés, qui rejetent la divinité, et avec elle toute espèce de moralité.

Oui, ce sont ces êtres sans principes, sans mœurs, sans connoissance et sans lumières, qui ont adopté et qui propagent, autant qu'il dépend d'eux, les sistêmes des athées et celui du matérialisme. Oui, ce sont eux qui sont les plus dangereux de toute la horde destructive ; ce sont eux

qui fomentent la lâcheté, l'apathie mortelle et l'égoïsme perfide.

Citoyens, je le répète, ce sont eux qui minent, sans qu'on s'en apperçoive, les fondemens de la république. En effet, qu'attendre des apôtres du désordre, et de tous les vices? Qu'attendre des conspirateurs contre la verité, qui se sont armés contre le ciel et contre toutes les vertus qui soutiennent la société? Qu'attendre, encore un coup, de ceux qui érigent la scélératesse en principes? Et pour qui Socrate et Phalaris, n'étoient que deux êtres différament modifiés, mais parfaitement égaux en mérite?

La corruption la plus honteuse, la dépravavation la plus pestilentielle, suivent les détracteurs de la sagesse; et, ce qu'il y a de pis, on s'accoutume insensiblement à toutes les horreurs du vice, ainsi qu'à tout les blasphêmes d'une turpitude infâme et grossière, qui vit dans le débordement Ah! prenez-y garde, ce torrent grossit chaque jour, et vous menace de submersion, si vous vous laissez entraîner par ses eaux diluviennes.

Tous les autres fléaux qui ravagent la terre, ne sont rien en comparaison de cette

lave infernale. Car, la guerre, la peste et la famine ne tuent que le corps de l'homme tandis que la bave de ces prophêtes mortels, étouffe son ame, et ne laisse de vivant que son cadavre.

Citoyens, qui que vous soyez, si vous êtes bien avisés, rejetez ces monstres qui grouillent dans la fange des passions? Dites-leur, miserables, qui faites trophée de la débauche, du luxe et de toutes sortes de crimes, qui vous vautrez dans toutes sortes de saletés; vous niez la divinité; afin de pouvoir vous satisfaire sans gène. Qui donc vous a donné l'existence, s'il n'y a point de créateur? Qui vous a donné l'intelligence dont vous abusez, si ce n'est celui que vous faignez de méconnoître?

Belles questions; *c'est mon père qui m'a doué de toutes mes facultés*? Répond l'athée; et qui lui avoit donné tout cela à lui-même? *Le sien.*

Mais en remontant sans cesse de tous les fils à tous les pères; il a bien fallut qu'il y ait eu un homme ou plusieurs qui n'ont pas eu de père comme vous, puisqu'il n'en existoit pas. Or, qui a pu donner l'être à ceux-la?

Voyez les systêmes des philosophes,

ils vous en instruiront; ils vous diront que ce sont les élémens qui ont tout fait, tout arrangé, tout modifié; qu'il sont coéternels les uns aux autres; et que se sont eux, sous le nom de nature, qui donnent l'existence momentannée à tous les êtres, qui changent et varient sans cesse; qu'il se fait perpetuellement des métamorphoses de tout ce qui vit; mais, que le moindre atôme de matiere ne peut être annihilé. Voilà leurs sentimens et le nôtre.

Cette allégation est fausse ; beaucoup d'hommes, à la vérité, ont fait des rêves sur cette matière, qu'ils nous ont donné comme des probabilités ; mais non comme des certitudes. Au surplus, voyons, examinons, ainsi qu'eux nous en avons le droit

Les quatre élémens ou la nature, comme vous voudrez dire, ont donc une volonté, et les facultés productives? ils ont également les facultés de modifier de changer et de diversifier toutes choses à leur gré? ils sont donc toujours parfaitement d'accord pour l'œuvre régénérative? — *Il le faut bien.* —

A merveille ; mais où trouver cette puissance infinie que tous vos philosophes cherchent envain dans la matière ? où trouver le principe du mouvement et de la lumière ?

Un moment, faisons abstraction des jactances, de l'imagination de vos philosophes: où trouver l'esprit de vie, le feu de l'intelligence, l'ordre et les correspondances qui lient le ciel à la terre, et toutes les autres merveilles que nul homme ne peut pénétrer ni comprendre ? Ce n'est pas dans une matière brute et inerte, comme vous voyez. Il faut donc de toute nécessité, recourir à celui par qui tout est, puisqu'on ne peut rien résoudre sans ce principe; et que tout ceux qui s'en sont écartés n'ont jamais rien pu prouver, ni même dire un mot de satisfaisant sur cet objet important; il faut donc laisser ces rêves d'enfans, qui peuvent être si pernicieux á la société, et ne s'attacher uniquement qu'à la vérité.

On aura fait quelques pas dans cette carrière, lorsque l'on sera convaincu jusqu'à la plus parfaite évidence, qu'il a fallu une intelligence suprême, un génie bien au-dessus de nos foibles conceptions pour tout faire, tout ordonner selon qu'il a jugé bon être : et certes tous les argumens des hommes, tous leurs *si* leurs *mais* et leurs *pourquoi*, viennent se briser contre les preuves de l'existence d'un Dieu, parce-qu'elles sont palpables ? Donc il faut être

scélérat ou insensé, pour nier la divinité.

D'un autre côté, il n'est pas moins évident à tous, que l'homme ingrat est privilégié sur toutes les autres créatures, qu'il raisonne supérieurement à elles, qu'il réflechit, pense et prévoit. Donc, il est supérieur aux bêtes, sans compter qu'il prédomine absolument sur elles.

Nous reconnoissons sa supériorité dans ces cas-là, disent l'aveuglement et la mauvaise foi; mais il ne s'en suit pas pour cela que l'homme tienne son existence d'un dieu, ni qu'il ait une ame immortelle, comme les gens à préjugés le pensent.

Que faudroit-il de plus pour vous en convaincre, que l'impossibilité de l'existence d'aucune chose, sans un auteur intelligent? Que faudroit-il de plus à l'homme moral, que cette perfection que vous reconnoissez en lui? Que faudroit-il de plus que cette tendance et ces aspirations perpétuelles vers un bonheur qui lui manque même au milieu des plaisirs passagers dont il jouit sur la terre?

Au surplus, voici un autre fait, c'est que si Dieu [dont nous avons invinciblement établi l'existence] a voulu que vous eussiez une ame immortelle, la chose est. Car,

vous n'oseriez nier qu'il a pû vous en gratifier. ainsi, entassez les blasphêmes et les difficultés, vous ne changerez rien aux choses. En dépit de vous, il faut que vous conveniez que l'homme est un être extraordinaire aux autres; qu'il est doué de beaucoup de facultés étrangères aux animaux. Ainsi, malheur à lui s'il en fait un pernicieux usage, puisqu'il est parfaitement libre de faire autrement. Pour contredire ce fait, il faut nier sa conscience ? donc il n'est pas possible de conclure autrement; sinon que vertueux, il peut mériter récompense; et vicieux, de justes châtiments. C'est en vain que l'on voudroit récriminer là-dessus : cela se sent.

Ne seroit-il pas bien singulier au surplus, que les hommes usassent des droits de la justice distributive envers la société : qu'ils s'arogeassent le pouvoir de punir les coupables; et que Dieu ne pût, ou ne dût point sévir contre les criminels, qui tous l'ont été à bon escient.

J'ajouterai sur tout ceci, par surérogation de preuves, aux principes immuables que j'ai établis, une remarque importante.

C'est que jamais l'homme éclairé, juste, sage et vertueux, ne fut athée, matéria-

liste ; de pareilles pensés ont toujours révolté son cœur et son ame.

Voyez à ce sujet, les Platons, les Senèques, les Socrates. Voyez Clarke, Loke, Bacon, Pope, Newton et autres. Voyez Gesner, Montagne, Buffon, Raynal, Mably, et Jean-Jacques; eux et leurs pareils ont tous détesté les systêmes horribles du matérialisme, comme-anti-social, faux et injurieux à la divinité. Les faux systêmes de quelques misentropes, ne pourront jamais prévaloir contre le sens intime qui nous montre par-tout un Dieu.

Néanmoins, les gens pervers, grossiers, stupides et méchans, ne cessent de contredire la vérité, et de lui rompre en visière : ilsvoudroient, à cause de leurs forfaits, qn'il n'y eût pas de Dieu, ni d'esprit après eux, afin d'eviter les châtimens qui leur sont préparés,

Voici leurs questions insidieuse sur l'être suprême, et l'ame humaine.

» Ou est ce Dieu dont vous nous parlez ? L'avez-vous vû ? Quelle est sa na-
» ture ? Que fesoit-il avant la création ?
» Comment â-t-il pu faire la matière, si le
» néant a éxisté ? Certes il ne pouvoit pas
» tirer de lui-même, s'il est tout esprit ?

» Et le mal, d'où vient-il ? de lui assuré-
» ment, s'il est le créateur de toutes
» choses. Concevez-vous bien nettement
» cela ? Concevez-vous bien l'éternité ?
» Concevez-vous mieux pourquoi un Dieu
» de bonté, a fait l'homme si méchant,
» pour avoir le droit de le punir par son
» ame, s'il pouvoit le faire autrement ?
» En un mot ne sentez-vous pas que tout
» cela implique contradiction ?

Voilà de vos blasphêmes ordinaires ; vous voilà établi juges de l'être suprême ? Et certes, c'est une témérité, une audace impie. Mais ce n'est pas-là répondre catégoriquement à vos questions, et il faut le faire, afin que vous ne puissiez pas vous prévaloir de mon silence.

Je sais à n'en pas douter, que l'homme est bon, lorsqu'il veut l'être. Au surplus, j'avoue qu'il est mille choses audessus de ma conception. Mais lorsque les faits parlent, je sais me taire. J'ignore absolument comment est Dieu. Comment, quand et par quel moyen, il a fait toutes choses ; mais je les vois, je les sens ; et je dis affirmativement qu'elles sont d'autant mieux, qu'il y a en moi une image de la plupart de ces mystères qui vous embarrassent.

Quelque répugnance que vous ayez pour entendre la vérité, écoutez, je vous prie; dites-moi, atôme vil, et pourtant superbe.

Concevez-vous bien comment se fait en vous la digestion, la sécression, la transmutation des alimens en chyle et en sang, et en plusieurs sortes de liqueurs vitales?

» *Que je conçoive ou non ces opérations* » *intestines; cela n'a rien de commun* » *avec les difficultés proposées.*

Attendez, il n'est question ici que de différentes actions matérielles, et que cependant vous ne pouvez pas définir; que sera-ce donc lorsqu'il sera mention de la substance spirituelle? savez-vous comment elle est unie à la matière?

» *Mais vous raisonnez toujours dans* » *votre hypothèse, et non dans la nôtre;* » *puisque nous nions la substance dont* » *vous venez de parler.*

Niez vous aussi que vous ayez une volonté? *Ce n'est pas-là une question à faire*?

Eh bien! cette volonté, qu'elle est-elle? D'où vous vient-elle? Et comment peut-elle avoir prise sur vos membres, leur commander souverainement et obtenir nne

si prompte obéissance ? Encore une fois, comment les fait-elle agir avec une rapidité si étonnante, que tout s'exécute aussi prestement qu'elle le désire ?

D'où vient enfin que votre corps est si soumis à cette impérieuse volonté, et qu'il ne peut nullement s'y soustraire. C'est un esclave né qui ne peut regimber contre un maître. Or, ce maître quel est-il ? Quel sont ses dimensions ? Où puise-t-il sa force et son énergie pour agir de la sorte ? Comment cela ce fait-il ? Voilà des choses étranges qui se passent en vous, à toute heures à tout instant, et que vous êtes forcé de regarder comme autant de mystères impénétrables. Direz-vous que la réflection, la volonté, qui sont les productions de la substance pensante, sont des jeux, des combinaisons de la matière ?

Eh bien ! voilà des énigmes insolubles pour vous ; et vous voudriez comprendre l'éternel ! Convenez plutôt que vous le niez à cause de la profondeur des ténèbres qui vous environnent.

Ah ! si vous n'étiez que fou, vous seriez pardonnable ; mais vous êtes profondément vicieux, cruel et méchant. C'est pourquoi vous cherchez à vous aveugler ; et

et qu'ainsi que Belezébut, vous voudriez entraîner la race humaine à sa perte, en lui assurant l'impunité, malgré tous ses débordemens.

Vous ne cessez de répéter cet affreux adage: *Il n'y a point de Dieu, nous n'avons point d'ame*! Et vous êtes crus sur parole, par l'imprudence; parce que votre morale horrible flate les passions crapuleuses de tous les effrénés aussi vils qu'infâmes; parce que les sens ont toujours dominé sur les gens corrompus; sur tous ceux qui ont des sentimens réprouvés et lâches.

Apôtres du néant, vous voilà confondus.

II DIVISION.

Il est constant et avéré qu'au physique comme au moral, mille choses sont vraies, qui ne paroissent pas vraisemblables. Donc, il est prudent et sage de ne jamais affirmer la non-existence de ce qui est inconcevable. Que de phénomènes et de prodiges qui sont dans ce cas! que de labyrinthes pour l'esprit humain! mais la présomption franchit tout, ne mesure rien, et bâtissant ses systêmes sur le sable; ils s'écroulent, tombent en poussière, et disparoissent

comme les ombres de la nuit devant la lumière.

Oui, nous voyons distinctement que tout ce qui s'est écarté de la série d'idées, qui avoit établi un principe immuable; que tout ce qui a voulu se soustraire à la croyance d'un être suprême, est tombé dans d'impertinentes absurdités, dans des sophismes sans fonds et sans rives; et enfin dans un dédale de contrariétés et des inconséquences révoltantes, indépendamment de la mort qu'il donne par-là à tous les bons principes. Car, dans cette position déplorable, que fait l'homme? Vous allez le voir.

Ivre d'orgueil, ce phantôme hideux, ne suivant que ses caprices, se met sans façon à la place de dieu; mais bientôt après perdant le souvenir de son usurpation sacrilège, il se ravale au niveau des brutes, afin de se débarrasser du fardeau des moralités, et du tourment de penser. Ainsi, voyez combien l'orgueil en délire est insolent, et combien dans sa marche rétrograde, il est inconséquent.

Par ces moyens divers, cet impudent a satisfait, il est vrai, sa gloriole et ses passions brutales; mais ensuite je l'ai écouté

attentivement, et je l'ai surpris criant qu'il étoit misérable : que le remord tourmentoit son ame !

Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que c'est que cette conscience à laquelle vous ne pouvez vous soustraire, après tant d'efforts impuissans, pour l'étouffer et la faire taire ? D'où vient ce juge importun ? D'où vient qu'il tonne sans cesse contre vos iniquités qui le blessent.

« *Préjugés de l'éducation, foiblesse* » *qu'on ne parvient à renverser qu'à force* » *de récidives dans ce que vous appelez* » *des forfaits. Alors seulement on chasse* » *sans retour ce juge prétendu, et incom-* » *mode, comme cela se voit chez les* » *grands criminels* ».

Désabusez-vous, interrogez les plus fameux scélérats, les monstres les plus endurcis dans le crime ; et vous saurez si jamais ils ont pu parvenir à être dans la sécurité et dans une paix parfaite avec eux même. Or, n'est-ce pas une chose bien étrange qu'il faille tant de soins, et des tourmens perpétuels, pour être méchant et criminel ; tandis qu'il ne faut que s'abandonner au mouvement de son cœur, pour être bon et vertueux ?

On est toujours étonné de voir les hommes se porter avec impétuosité à tout ce qui leur est funeste, sans savoir précisément à quoi l'attribuer. Pour moi, je crois, que c'est au torrent de l'exemple, ce qui me fait dire qu'on ne sauroit trop prémunir les citoyens contre toutes ces pestes publiques qui répandent leur poison avec tant de profusion, en abusant de la liberté, qui certes, n'autorise pas le plus grand de tous les crimes, la dissolution de la société.

Citoyens, j'ai le cœur navré de voir que vous vous livrez à la séduction, à l'esprit de vertiges et de lâcheté. Ah ! la débauche et la scélératesse font chaque jour des progrès ; et ces mœurs affreuses sont dues au matérialisme. Repoussez de vos maisons tout ce qui porte une haleine pestilentielle, ou vous en serez les victimes. Car, si le fanatisme et la superstition sont des monstres dangereux, l'incrédulité absolue l'est cent fois d'avantage, puisqu'elle déssèche toutes les vertus et tout sentiment de sociabilité. Cela suffit pour déclarer une guerre éternelle aux apôtres de cette doctrine criminelle ; ainsi guerre à outrance à ses mécréans, qui sont les corrupteurs

de l'espèce humaine ; guerre aux fanatiques, aux superstitieux ; guerre aux fausses religions et aux faux prophètes ; guerre aux simagrées ; guerre aux folies pieuses ; guerre aux astucieux, aux hypocrites et à tous les troupeaux d'imbéciles se disant religieux. Mais honneur et gloire à la raison éternelle ; honneur et gloire à la lumière qui vient d'elle ; honneur et gloire à celle qui propage les vertus, et qui fait de tous les hommes des êtres lumineux qui aspirent à la vie éternelle.

Fin de l'Introduction.

De l'origine des Prêtres, et de leur funeste Institution.

En n'admettant aucune tradition merveilleuse, tant sacrée que fabuleuse, on tranche bien des difficultés. Mais il est vrai qu'on en fait naitre d'autres d'un autre côté ; car, alors plus d'époque mémorable pour nous guider, etc. Cette considération seroit de quelque poids, si nous avions besoin d'autres choses, relativement au sujet que nous traitons, que de la connoissance des

hommes, pour être assuré que les prêtres furent institués par des motifs purement humains, dont ils sûrent bien se prévaloir.

Nous sommes du sentiment des préadamistes, sur l'ancienneté du monde, à cause des annales chinoises et persannes, et par rapport à toutes les observations des naturalistes qui ne peuvent laisser aucun doute à cet égard.

Ceci seroit encore indifférent à notre sujet si les prêtres juifs ou chrétiens ne se prévaloient pas de la Genèse pour avoir une institution divine, tandis qu'ainsi que tous ceux de la terre ils n'ont eu pour instituteurs que la fraude, et l'envie de dominer. Quelques millions d'années d'ancienneté de plus que nous donnons au monde, ne nous empêchent pas d'admettre la création; mais non pas comme elle est décrite par Moyse, qui fait opérer dieu comme un apprentif qui tâtonne.

Il le fait parler, tandis que la divinité n'a besoin que de vouloir pour opérer.

Il fit toutes choses en six jours, dit le législateur dans ses révélations que l'être suprême prenoit la peine de lui communiquer verbalement.

N'est-ce pas une ineptie révoltante que

de prétendre que le créateur examinant son ouvrage après coup, trouva que c'étoit bon, et qu'il ne continua sans doute que parce qu'il étoit content de ses essais. Comme tout cela est humain ! comme tout cela est petit, ainsi que le repos du septième jour ! Ah ! ce n'est pas de cette manière ; ce n'est pas progressivement que le tout-puissant a tout fait, tout créé : c'est par un seul acte de sa volonté suprême, ayant prévu de tout tems ce que les objets pouvoient et devoient être.

Il n'y a pas là de verbiage ; et de cette maniere, on conserve la vertu et la dignité que doit avoir l'auteur du ciel et de la terre.

Moyse ne fait pas de même ; car, après l'avoir fait parler, pour se donner une approbation, dont il n'avoit pas besoin, il lui fait prendre un peu de boue dans ses mains, il la lui fait pétrir pour en fabriquer son dernier chef-d'œuvre. Ne semble-t-il pas en cela, que dieu soit un vil sculpteur qui broye de la terre pour en faire un vase fragile. Ensuite, le sommeil d'Adam et la côte dont il fait sa compagne, sont des actions toutes aussi puériles et toutes aussi ridicules.

Moyse est donc un véritable antropomorphite, puisqu'il revêt dieu d'un corps humain, faisant les fonctions de ses créatures, ayant l'organe de la parole et celui du toucher.

A tant de mal-adresse, à tant de sacriléges, on reconnoit l'imposture, et nous la laisserions de côté s'il étoit possible; mais nous sommes forcés de débrouiller un peu ce cahos pour éclairer la chose.

Moyse avoit un peuple brut, stupide, grossier, méchant à conduire; un peuple imbu de préjugés qu'il mêloit à l'idolatrie d'Egypte, un peuple sortant d'un honteux esclavage, où il avoit contracté l'habitude d'une ignorance crasse.

Donc tels qu'étoient ces vils hébreux, il falloit à leur tête un homme adroit qui put se dire l'ami de dieu, parce que cette intimité le mettoit dans le cas d'avoir des conférences fréquentes avec lui. Or ce fut de cette façon que, confident de l'être suprême, Moyse bâtit le sistême de la création d'une manière toute humaine.

L'intervention de la divinité, qu'il avoit à sa disposition, le mettoit dans le cas de ses prétendus miracles, et parconséquent de faire faire sa volonté; c'est pourquoi, de part

dieu, il fit sacrer son frère Aaron prêtre, ayant besoin de son ministère pour lui aider dans sa mission. Il lui fut effectivement d'un grand secours pendant ses absences, où le pauvre homme alloit méditer ses loix et ses fables.

Voilà bien l'origine des prêtres juifs ; mais avant leur institution, il y en avoit d'autre sur la terre, et c'est de l'origine des premiers que nous avons promis de parler : il s'agit de tenir parole.

Tant de grands hommes ont écrit leurs conjectures sur les premières sociétés que nous nous abstiendrons de le faire. Nous dirons simplement, qu'il est à présumer que ces premiers hommes vécurent un certain tems dans leur simplicité et leur candeur originelle. Or, voilà le paradis terrestre, ou l'âge d'or des poëtes.

Des fruits seulement leur servoient de nourriture, ils en faisoient des provisions en commun, qu'ils se partageoient entre eux avec équité ; et tandis que ce tems d'innocence a duré, ils ont été heureux.

La multiplication s'étant prodigieusement accrue par le bonheur, il s'éleva des ambitieux qui voulurent dominer, des forts qui opprimèrent les foibles. De ces divisions

naquit le tien et le mien, les partages, de ce nouvel ordre de chose, les injustices et les crimes.

Jusque là, les peres de familles et les vieillards qui conservoient les traditions de leurs ancêtres, avoient été les souverains, les pontifs, les juges et les prêtres de la grande société; ce qui se pratiqua encore quelque peu de tems par les sociétés partielles, qui étoient émigrées de la premiere devenue trop considérable pour vivre frugalement sur une certaine étendue de terrein.

Mais, comme nous l'avons dit dans le paragraphe précédent, les passions éveillerent la cupidité, et celle-ci la fureur de posséder et de dominer; il y eut alors beaucoup de coupables qui éprouvèrent des remords, parce que l'on sentoit encore que l'on ne pouvoit pas être méchans impunément.

Des flatteurs adroits, qui vouloient partager les rapines de ces premiers voleurs, se firent les intercesseurs et les médiateurs des criminels près de la divinité. Ils les rassurerent sur leurs craintes, et leur promirent également la vie éternelle, nonobstant leurs forfaits, moyennant quelques offrandes, quelques dons parce qu'alors ils

se chargeroient des sacrifices expiatoires envers la divinité, afin de la désarmer. Les promesses et l'espérance rendent crédule. Le marché fut accepté.

Cette première entreprise ayant réussi à souhait à ces fourbes, ils n'en restèrent pas là. Amis des puissans, ils subjuguèrent le peuple par la crainte de certains événemens qu'ils prédisoient, et la terreur qu'ils sûrent inspirer, tantôt par les innondations, tantôt par des ouragans ou autres phénomènes de la nature, fut telle, qu'on avoit recours à eux pour la moindre bagatelle. De cette manière, ils s'accréditèrent si bien dans le monde, qu'ils disposoient à leur gré du ciel et de la terre : ils rendirent ou ils firent rendre des oracles; ils instituèrent des fêtes et des jeux, sachant que le vulgaire se prend par les sens. Tout fléchit alors sous cette puissance formidable, à laquelle on attribuoit tant de pouvoir et une origine divine.

Des habits extraordinaires achevèrent de les élever à la hauteur du ciel, de là cette vénération, ce respect profond de toutes les nations pour les prêtres, qui furent les fléaux de la terre, par l'introduction du

fanatisme et de la superstition, source de division et de guerre funeste.

Dans tous les pays du monde ils ont fait verser le sang en abondance; ils ont fait pire, ils ont commandé le meurtre et le carnage ; ils ont plongé le couteau homicide dans le flanc des innocens ; et souillés de tant de crimes, ils offroient au ciel leurs victimes les mains teintes de leur sang.

Voilà quels furent l'origine, les principes, les mœurs et la vie de l'ordre du sacerdoce envisagé dans son ensemble.

Ouvrez l'histoire universelle, et vous serez étonné de l'unanimité des historiens sur cet objet ; vous le serez bien davantage d'appercevoir le même esprit de domination, de fourberies et de scélératesse dans tous les prêtres qui ont couvert le globe de la terre, malgré leur haine réciproque, et la différence des cultes et des dogmes.

Effectivement, tout ce qui s'appele prêtres, sous quelle dénomination qu'on les comprenne, sont tous d'accord dans l'esprit de séduction, quoique les moyens diffèrent.

Par-tout ils ont renversé la religion na-

turelle , pour y substituer celle de leur invention.

Celle-là étoit trop belle , qui ne vouloit que des vertus, au lieu de cérémonie.

Celle-là étoit trop simple, qui nous dispensoit de leur ministère ; il falloit , ô honte ! il falloit et il faut encore des intermédiaires entre le ciel et la terre.

Il falloit des chargés de pouvoirs de la divinité , et qui fussent ses interprêtes.

Il falloit des distributeurs , spécialement chargés de ses faveurs ?

Il falloit enfin des inspirés, des faiseurs de miracles, etc. Ah ! que ne falloit-il pas pour rassurer la pusillanimité, l'ignorance, la foiblesse, la lâcheté et la scélératesse des hommes ! Il falloit ce que nous avons eu, depuis les premiers siècles du monde, des imposteurs interessés , atroces et sanguinaires. Des prêtres , oui des prêtres , qui créerent des erreurs sacrilèges ? Des prêtres menteurs qui fomentoient notre imbécilité et nourrissoient nos frayeurs et nos foiblesses ; frayeurs et foiblesses qu'ils avoient tant contribué à augmenter , s'ils ne les avoient pas fait naître.

Des prêtres furent les premiers à affirmer que l'homme nait criminel, et qu'il

faut le purifier des souillures de ses pères. Ils lui ont attribué de mauvais penchans, afin de s'introduire près de lui, sous prétexte de le rectifier ; mais bien plutôt pour le gouverner en maitre, disant en avoir reçu la mission du ciel ; enfin tous les vices et tous les crimes contribuèrent à leur origine ; leur vie, en fut un tissu, et les malheurs du monde, le terme. Oui, pour la désolation de la terre, tels furent l'origine, la vie et les mœurs des prêtres.

La religion naturelle peut seule leur ravir leurs usurpations, leur pouvoir funeste ; seule elle peut les faire rentrer dans le chaos d'où ils sont sortis. De même que l'astre bienfaisant qui nous éclaire, elle peut de ses rayons divins dissiper les ténébres répandues sur notre globe, par leur affreux ministère.

Ah ! puisse-t-elle chasser ces imposteurs perfides qui ont tant abusé l'espèce humaine ! Puisse-t-elle proscrire ces pestes publiques, se disant sacrées, qui ont rempli le monde de mensonges et de forfaits.

Puisse-t-elle les anéantir à jamais avec leurs idoles, et en purger la terre. Astrée,

la divine Astrée s'en réjouiroit, et reviendroit l'habiter avec sa cohorte céleste.

Note. Nous ne sommes entrés dans aucun détail sur les crimes et les forfaits des prêtres, parce que sur ces objets, vingt-volumes ne suffiroient pas ; mais voici les plus grands de tous : c'est d'avoir constamment tenu les peuples dans l'abrutissement et dans une ignorance déplorable, et cela afin de pouvoir satisfaire leur orgueil, leur ambition, et leur insatiable avarice. Leur domination a été telle, et l'est encore presque par-tout, que rien ne leur a coûté pour la satisfaire ; pieuses fraudes, sacrifices humains, massacres et guerres, tout a été employé pour cimenter la grandeur et la puissance.

TRAITÉ
DE LA RELIGION NATURELLE,
ET DE LA FAUSSETÉ
DE TOUTES CELLES DES PRETRES.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis un demi-siécle, une douce espérance luit au cœur des gens éclairés et vertueux. Ils pensent (ah ! puissent-ils ne pas s'abuser !) que la religion naturelle prévaudra à son tour sur les mensonges sacrés qui remplissent la terre. Ils se figurent qu'elle anéantira les innombrables enfans de l'orgueil et des ténébres.

En effet, quel est le penseur qui ne voit qu'elle est la vérité même ; qui ne voit que semblable à l'astre radieux, elle est à l'esprit, ce qu'est le soleil à la terre.

Quelle différence, ô ciel ! de cette religion toute divine, qui est dans le fort intérieur de l'homme, à ces inventions, à ces institutions frauduleuses, que des scélérats ont créé pour le malheur du monde.

Quelle

Quelle différence des vertus simples et luminenses de l'un, aux erreurs monstrueuses et aux crimes des autres.

Celle-ci vivifie, charme, instruit et lie l'homme à son auteur, par l'amour et les sentimens d'une gratitude naturelle, tandis que les autres l'abrutissent, le rendent vil et méprisable comme n'étant que souillure et perdition. Selon elles, pour toutes les affections humaines, les plus simples et les plus naturelles, il faut des expiations.

Elles font bien voir par là, que tous les vices rassemblés, ont présidé a leur formation. Oui, ce sont elles, n'en accusons pas la prétendue perversité originelle de l'espèce humaine. Ce sont elles, ce sont les fausses religions qui ont engendré tous les genres de corruption. Ce sont elles qui ont rendu les hommes faux, impies, absurdes et dénaturés. Ce sont elles qui les ont porté au fanatisme, à la superstition et par ces affreuses déités à toutes les calamités dout la terre a été inondée.

Ce qui confirme ces assertions sur les fausses Religions, et les laisse sans répliques ; c'est qu'on ne trouve point les crimes qu'elles ont enfantés chez les êtres heureux qui en ont été préservés. Les Taïti-

tiens, et autres peuples déposent en faveur de cette importante vérité.

Autre preuve de leurs faussetés à toutes, c'est la variété, l'obscurité, et la diversité dont elles sont revêtues ; c'est la différence de croyance qu'elles enseignent ; ce sont les mystères dont on les a couvertes et enveloppées dans leur origine.

Les instituteurs étoient les seuls initiés et les seuls interprêtes de leurs œuvres : seuls ils avoient les clefs des cieux et du tartare ; seuls ils étoient les ministres des dieux, et souvent plus puissans qu'eux.

Faussaires abominables, qui avez banni la fille du ciel, pour lui substituer des furies, que vous êtes coupables ! Cette religion naturelle pour laquelle nous réclamons ici, étoit franche, claire, une et indivisible, comme l'être suprême, de qui elle tenoit son origine ; tandis que vos criminelles absurdités se sont toujours divisées, toujours déchirées, toujours fais la guerre.

Enfantées par le crime et la corruption, que pouvoient-elles produire, que des malheurs et des crimes. Aussi ont-elles été comme nous l'avons dit les sources éternelles de maux, cent fois pire que ceux de la plus funeste contagion. Car celles-ci

n'ont été que passagères, et dans de certaines régions; tandis que vos mégères n'ont cessé d'inonder la terre. Et voyez notre malheur ! La fille des cieux auroit prévenu et vos crimes et nos misères, hélas ! avant tous les codes, des prêtres imposteurs et sanguinaires. La Religion naturelle, la Religion de Dieu régnoit sur la terre; elle étoit dans le cœur de l'homme dans toute sa pureté. Oui, elle y étoit avant que les corrupteurs des nations l'eussent chassé et banni, pour lui substituer leur affreux système.

Oui, cette émanation de la raison éternelle, cette Religion aussi simple que sainte, subsisteroit encore dans toute son intégrité, si des scélérats n'y avoient pas porté atteinte par leur criminelle audace; si des prêtres impudens n'eussent à force d'astuces, de ruses et de perfidies, fait prévaloir leurs monstrueuses impiétés, et ne fussent par des moyens diaboliques, parvenus à l'éteindre dans le cœur des mortels.

Objection du doute.

» Je ne sais qu'en penser; mais, qui

» nous assurera que vous connoissez bien » la Religion naturelle ? Quelles sont ses » vertus ? A quoi elle engage, etc.

» Qui nous assurera que vous n'êtes pas » un faux illuminé ? Un faux docteur, » cent fois plus dangereux que ceux que » vous décriez pour prendre la place ?

» En quoi consiste le système d'une Re- » ligion naturelle, inconnue ou bannie de » dessus la terre ? J'ai bien peur que ce ne » soit un rêve cent fois plus dangereux » que les Religions que vous voudriez » proscrire.

Préjugés qui tenez les hommes à la chaîne, on vous reconnoît là !

Qui moi ! vous induire en erreur ? que vous connoissez bien peu et ma franchise et mon cœur ?.... Faites donc attention, je vous prie, que je n'invoque d'autre témoin de ce que j'avance, que l'histoire, et d'autre juge que vous-même. En un mot, ce n'est uniquement qu'au tribunal de votre raison que j'en appele. Récuserez-vous votre conscience ? Allez, citoyens, scrutez votre ame, et prononcez selon ce qu'elle vous dictera. Cet oracle vaut bien celui de Chalcas.

» Fort bien ; mais une infinité d'autres

» objections se présentent. Comment re-
» connoître cette fille céleste, dont vous
» parlez, au travers du doute et de l'obs-
» curité ? Comment reconnoître la vérité à
» des signes certains, entre tant de divi-
» nités qui se donnent pour elle ? Où sont
» les monumens antiques qui attestent
» qu'elle soit venue ici bas ? Quels sont
» les lieux sur la terre où elle a posé ses
» pieds pour se faire entendre, et mani
» fester ses oracles ? Où sont les autels qui
» ont été dressés à son honneur et gloire ?
» Où, et en quel lieu les mortels lui ont
» ils rendu des hommages ?

» Dites ? à qui Dieu a-t-il apparu pour
» lui dire : voilà l'increé, celle qui est en
» moi ; et ma bien aimée, celle qui doit
» vous diriger.

» A qui Dieu à-t-il révélé les mystères
» de sa propre nature, ceux de la créa-
» tion, ceux de ton ame ?

» A qui a-t-il enseigné les rites unifor-
» mes du culte qu'il veut q'on lui rende,
» et la manière précise dont il veut être
» adoré par l'entremise de la vérité ? A qui
» enfin a-t-il appris toutes ces choses pour
» nous les transmettre, si nous rejetons la
» tradition ?

A qui ? homme peu clairvoyant ou de mauvaise foi ! .... vous demandez à qui ?... à son interprète fidèle, à la nature entière qui dépose en faveur de celui qui ne vous a pas fait pour dépendre des caprices de vos frères, ni pour être assujetti aux ténèbres ; mais bien pour que vous eussiez en vous-même la lumière nécessaire pour vous conduire, en vous donnant la peine de l'observer et de la suivre.

Otez le voile épais qui couvre vos yeux. Tirez ce double rideau des préjugés ; repoussez les phantômes qui vous assiégent, et vous verrez.

Sortez de cet engourdissement, de cette léthargie volontaire, de cette pusillanimité où vous êtes plongé, et je vous promets que vous verrez.

Il vous faut des monumens visibles de la sagesse, de la puissance, de la bonté d'un Dieu ! Il vous faut des simulacres probans de la vérité ! Des lieux et des signes pour savoir s'il vous a doué d'assez de raison pour reconnoître sa Religion naturelle par vous même !

Encore une fois, rentrez dans votre bon-sens ; bannissez toutes les autorités mondaines, ouvrez les yeux, voyez le ciel et

la terre, et laissez là les livres et les prophètes. Il n'y a point de prestige à cela, le ciel et la terre soumis à notre inspection, nous en disent plus que tous les hommes ne pourroient faire; et ces merveilles sont sans illusion.

Que voulez-vous de plus, et pourquoi faire, dites-moi, d'autres monumens, et des missionnaires pour vous dire et vous attester ce que vous voyez et sentez parfaitement par vous-même?

Certes, jamais Dieu n'a eu besoin de coopérateur dans ses ouvrages; il n'avoit besoin que de sa volonté pour mettre l'empreinte de sa religion naturelle dans le cœur de l'homme, et c'est ce qu'il a fait : tout le prouve, tout l'atteste; ainsi, malheur à quiconque eforce de la méconnoître.

Notre conscience nous en dit plus là-dessus, que tous les docteurs et les casuistes du monde; ainsi, ce n'est souvent que pour éluder ses cris, que l'on va les consulter.

CHAPITRE II.

La liberté, la raison, l'intelligence, la science du bien et du mal, sont les dons que nous a fait l'éternel; c'est à nous à en faire usage : mais que vois-je, enfant

des préjugés, le doute te tourmente encore, tes questions n'ont pas reçu une solution satisfaisante. Tu retombes sans cesse dans ton marasme. Eh bien! suis-moi, je t'en conjure.

Sans doute que tu n'a jamais jeté un coup-d'œil attentif (qui amena la réflexion) sur l'univers; car tu aurois apperçu que les monumens que le ciel a élevé pour manifester sa toute-puissance, et te convaincre de ta turpitude; ne sont pas enfouis dans des cavernes, cachés dans des antres. enfermés dans des coffres ou des buissons. Ils sont sous tes yeux ces monts antidiluviens, ces forêts antiques. Ils sont sous tes yeux les superbes objets qu'il a élévé pour édifier ton cœur et ta raison, ils t'environnent.

Regarde, vois autour de toi. comme ces fleuves roulent leurs ondes azurées? Vois comme ils descendent avec rapidité vers l'Océan pour entretenir ses déperditions.

Vois comme les planètes gravitent vers leur centre par la force attractive ou celle de répulsion.

Recueille-toi, écoute attentivement la voix qui retentit au fond de ton ame; scrute ta pensée; regarde-toi; quoi de plus beau,

quoi de plus grand, de plus manifique dans l'univers que l'homme qui observe, qui mesure la terre et les cieux ! Vois, si quelque chose limite ton intelligence. O ! quel abyme de merveilles s'offre en ce moment à ton cœur ravi, à ton esprit étonné !

Dis moi ? quel est celui qui peut être insensible aux prodiges que le ciel a fait pour l'homme ? quel est celui qui n'est point ému au spectacle de la nature ? aux charmes toujours subsistans, et sans cesse renaissans qu'elle déploye par la variété de ses productions ? quel est celui qui n'est pas attendri de sa touchante bonté, de ces soins, et de sa prévoyance envers tous ses enfans ?

Ah ! s-il est des êtres assez stupides, assez aveugles, ou assez ingrats, pour méconnoître à ces ouvrages, les actes du tout-puissant, je les plains d'être demeurés constamment dans les bras de l'ignorance et dans l'empire de l'aveuglement. Mais toi qui te piques d'être studieux ; toi qui veux remplir tes hautes destinées ; toi qui es insatiable de prodiges ; toi qui aimes à les cumuler, gravis ce rocher, qui domine des mers immenses et de vastes plaines.

Te voilà sur son sommet ; vois tu là le réservoir de la terre entière ? Comme il est calme en ce moment ! comme le reflet de la lumière qui vient de paroître, se propage dans le lointain ! comme il est grand ! que cet élément est admirable, quand rien ne trouble sa surface plane et paisible ! C'est l'image de la sérénité du sage.

D'un autre côté, vois ces montagnes escarpées qui bordent ces plaines ; c'est là où les aquilons furieux vont déposer ces masses d'eau congelée qui se fondent et filtrent au travers des rochers, et donne naissance à tous les fleuves qui arrosent la terre.

Que dis-tu de ces sites extaordinaires ? De cet horison que tu contemples, de cet voûte bleue pui couvre ta demeure ? que dis-tu du torrent de lumière qui vient de la voûte azurée, et des hommages que toutes les créatures vivantes lui rendent en ce moment.

Regarde bien et dis moi si tu crois que ce soit les marmouzets des prêtres qui ayent imaginé et éxécuté ce magnifique système ? D'un autre côté, pourrois-tu penser que ce soit le hazard, les élémens, l'impuissance, le cahos, l'aveuglement qui ayent

produit toutes ces merveilles ? Quelle profond délire, et quelle folie insoutenable ce seroit d'admettre les rêves des fous, ou des méchans, sur ces prodiges inconcevables !

Mais, te voila pénétré, abimé dans la contemplation, tu ne peux répondre ? La parole meurt sur tes lèvres, elle est étouffée dans ce moment par la surabondance d'un sentiment delicieux qui absorbe toutes tes facultés. Les pensées grandes, comme les objets qui t'environnent, t'ont mis dans le ravissement. Elles se sont beaucoup accrues encore par l'idée de l'architecte sublime qui, non-seulement a fait le plan, bâti et ordonné ce superbe édifice, mais qui l'a peuplé dans toutes ses parties de la manière la plus surprenante.

» On voit bien qu'il est la source de la » vie, l'auteur de tout ce qui existe, et » le régulateur et l'ordonnateur de l'uni- » vers. O immensité ! puissance infinie, » je te salue !

Que dis-tu..... Ah ! fais moi part de ton invocation..... de ta prière.

» Océan de bonté et de lumière, reçois » mon oraison !... Je te voue à jamais cette » ame immortelle que je reçus de toi, et

» aux yeux de laquelle le spectacle de tes
» merveilles vient de se développer et
» d'imprimer en caractère de feu, l'amour
» qui t'est dû, et qui n'est dû qu'a toi
» seul, et non à tous les indignes simu-
» lacres que la folie nous présente.

» Oui, t'aimer, te révérer, et t'adorer
» de tout mon pouvoir, sera désormais
» ma félicité suprême.

O mon ami ! voilà l'autel et la prière agréable à l'être des êtres ... Quelle comparaison de cet autel, et de ces accens du sentiment, où l'ame émue et ravie, offre ses cantiques à l'eternel, à ces colifichets de marbre, de bois ou de pierre, rendus plus vils par l'or, dont on les revêt, à ces autels scandaleux, snr lesquels des prêtres menteurs sacrifient à l'imposture.

Compare l'elan d'un cœur vertueux, qui a l'esprit rempli des merveilles d'un Dieu, à ces chants discordans, à ces froides psalmodies; lesquelles semblables au brairement des bêtes, ne depassent jamais la terre.

Compare, te dis-je, les hymnes brûlans, inspirés par un génie céleste, à ces stériles prières; que l'habitude fait répéter chaque jour dans des temples; dans ces

demeures ordinaires des araignées et des oiseaux nocturnes, symbole des ténèbres qu'elles renferment, et des prêtres intéressés qui y tendent leurs filets, comme l'insecte dont nous venons de parler.

Compare encore un coup ces cantiques où le sentiment se déploye avec energie, à ces momeries insipides, à ces rapsodies qui décelent la fraude encore plus que la bêtise.

Vois comme l'homme est grand, comme l'homme est admirable lorsque ne prenant des conseils que de son cœur et de son ame, il est ce qu'il doit être. Comme il est sublime lorsqu'il s'élève à son auteur par une contemplation réligieuse et sans intermédiaires ! Et comme il est petit, méprisable et abjet lorsqu'il soumet ses facultés naturelles à des êtres absurdes et plus souvent criminels !

CHAPITRE III.

Insensés qu'ils sont ces êtres avilis et dégradés, qui abusent les mortels par des simagrées. Le scrutateur de leurs pensées, ne se payera pas de mines, de genuflexions et de politesse. Ainsi, laissez-là toutes vos

révérences, vos fourberies, qui ne vous seront imputés qu'à crime. Il faut de la franchise avec celui qui lit dans les derniers replis des âmes hypocrites, comme dans celles de ceux qui sont véridiques. Ah ! soyez vrais avec Dieu et avec vos semblables, si vous voulez mériter sa faveur.

Soyez humains et bienfaisans, au lieu d'abuser les hommes par des impostures et des faux oracles. Eclairez-les, instruisez-les dans les vertus de la religion naturelle. Enfin, soyez les apôtres de la vérité, et le ciel et la terre souriront à vos travaux.

» La vérité, dites-vous ? ..... Ah ! la » verité.... On la craint autant que la fou- » dre ; on la fuit encore avec plus d'em- » pressement. La mort excite moins d'é- » pouvante qu'elle, l'homme accoutumé à » l'erreur ne peut la quitter ; ne connois- » sez-vous donc pas la force de l'habitude ? » Il lui faut les préjugés dans lesquels il » à a été nourri. Il lui faut des illusions et » des phantômes, parceque ces yeux ma- » lades depuis long-tems ne peuvent sup- » porter la lumière. Ainsi donc, ce qui » est obcur, gigantesque et inconcevable, » lui plaît ; tout le reste n'est rien. On n'a » aucune prise avec la verité sur celui

» qui est imbu de mensonges ; les facultés
» d'un pareil homme sont dans le néant ;
» il lui faut de fauses données, des contes
» puériles et invraisemblables ; incapable
» d'aucun sentiment de grandeur et d'élé-
» vation, il aime à croupir dans une obs-
» cure stagnation, enfin, il lui faut du
» poison, et rien que du poison pour son
» cœur, et de l'opium pour son ame.

» Toutes les avenues de la raison de
» l'homme stupide, sont bouchées par la
» démence, le vice et les préjugés : ils sont
» là comme autant de gardiens inaborda-
» bles, qui défendent l'entrée dont ils se
» sont emparés : ainsi c'est en vain que
» des gens touchés de pitié ont fait des
» tentatives, et ont entrepris de forcer ces
» sentinelles dans leurs postes ; ils ont
» toujours été repoussés comme des en-
» nemis dangereux, qui vouloient détruire
» aulieu d'édifier.

» Ne savez-vous pas que partout où il y
» a aveuglement l'obstination est extrême,
» qne rien ne peut dissiper les ténèbres,
» dont, certaines gens se plaisent à être
» environnées, parcequ'ils les prennent
» pour la lumière.

» J'ai fait sur ce point plus d'une tenta-
» tive et bien à pure perte, je vous assure ;

» on se lasse enfin, on se dépite de ne » pouvoir rien obtenir, et on se retire » affligé d'avoir perdu son tems : quant à » vous, philosophe courageux et infatigable, qui avez tout bravé pour satisfaire » votre penchant à la bienfaisance, vous » continuez vos travaux, et vous faites » bien, puisque vous avez l'espérance ; » mais vous en verrez la fin : votre zèle » pourra vous coûter cher ; craignez d'être » un des martyrs de la vérité.

Malheur à celui qu'une crainte pusillanime retient dans sa mission, et qui ne remplit pas la carrière de la véracité, dans laquelle il est entré : celui-là n'est pas digne d'être l'apôtre de la vérité qui craint pour sa vie.

Après de longues et très longues méditations, je n'ai rien vu sur la terre qui fût comparable à la lumière de la religion naturelle ; c'est pourquoi je l'ai embrassé, et me suis consacré entièrement à elle.

Avant que de me vouer à son culte, je puis dire que, scrutateur sévère de toutes mes pensées, je les ai bien examiné, bien pesé, avant que de les rendre publiques : ainsi j'appele la justice divine sur ma tête, si dans mes écrits je dis un seul

mot

not qui ne soit pas dans l'expression de na conscience, à laquelle après Dieu j'ai toute confiance.

D'après cette profession de foi, je dis affirmativement que la réligion qui convient à tous les hommes, n'est pas équivoque : j'en dis autant des devoirs sociaux que je vais exposer dans le portrait du parfait citoyen, lequel sera suivi de celui de son contraste, afin de lui donner un plus grand relief. Toute fois, avant que de passer à ces deux derniers objets, je dois dire qu'indépendamment des observations et des méditations que je fais depuis 50 ans sur la nature et sur les connoissances humaines. J'ai donné une attention plus particulière aux travaux de Mirabeau, attendu que son ouvrage est le plus savant que l'on ait publié sur ces matiéres. Et il s'en faut de beaucoup que le *Système de la Nature* (ainsi est appellé cet ouvrage) il s'en faut de beaucoup qu'il satisfasse l'observateur exact, qui a joiut l'expérience aux raisonnemens.

CHAPITRE IV.

Nous sommes dans une fluctuation perpétuelles d'idées; mais un de nòs grands

défauts, est de ne pas savoir que nous sommes des êtres bornés, que nous ne pouvons raisonner de toutes choses qu'humainement, et que c'est-là une source infaillible d'erreurs en métaphysique, lorsqu'on n'admet pas le premier principe.

On croit avoir satisfait à la vérité. lorsqu'on avance que telles choses son inconcevables, de telle ou telle manière. Je le veux ; mais si ces mêmes choses sont cent fois plus insolubles, autrement, il faut bien en revenir aux probabilités ; car, dans un fait existant, une probabilité est quelque chose, tandis qu'un doute ou une négative ne sont rien.

De bonne foi, je crois que toujours nous tenterons envain de sortir de notre sphère sur la divinité, snr notre ame, sur la matière et sur toutes les Propriétés de chacun de ces objets. et que ne pouvant former que des conjectures vagues, il faut que nous nous en tenions à ce qui est le mieux dèmontré par les faits, plutôt que de s'égarer par des suppositions, des sophismes et des vraisemblances, qui ne sont nullement satisfaisantes pour celui à qui le sentiment en dit beaucoup plus que le raisonnement.

Tout le monde convient, dit l'auteur du système en question, *que la matière ne peut pas s'anéantir totalement*; *or*, *comment comprendra-t on que ce qui ne peut cesser d'être*, *ait jamais pu commencer ?*

Moi je soutiens que celui qui l'a créé, peut l'anéantir aussi facilement qu j'éteins le feu d'une chandelle. Ce feu, quoique matiére, n'existoit pas à la mèche de ladite chandelle, avant que je l'eusse créé avec le briquet et la pierre, et que je l'eusse transmis au bout de ce corps combustible, et d'un soufle je l'anèantis. Or, il seroit bien étrange que Dieu ne pût pas en faire autant de la matière.

Vainement, niez-vous l'Etre suprême; vainement affirmez-vous que c'est la matière éternelle qui s'étend, se resserre, se combine et se modifie de cent mille manières diverses, pour produire tous les êtres existans nécessairement. Où sont les preuves que la matiére ait les propriétés que vous lui supposez? Vous ne pouvez en administrer aucune; au contraire, vous êtes contraint d'avouer que la matière que vous faites le principe et la fin de toute chose, est dépourvue de vertus, d'ordre et d'in-

telligeuce, et néanmoins sur quelqnes difficultés insolubles, quant à la divinité, vous prétendez que tout vient de cet agent aveugle appellé *matière*.

Comme cela implique contradiction, assurément, l'impossible n'est pas; parconséquent, il faut être de bien mauvaise foi, pour vouloir écarter le principe de vie, le principe qui refenrme l'intelligence, et qui a pu la communiquer à tous les êtres, selon leur modification particnlière et en tant que de besoin.

Notez donc bien et toujours, que le refus d'admetre la Divinité productive, ordonnatrice, et conservatrice de l'univers, ne vient que de la puérile vanité de ne pouvoir la comprendre,

L'observation et l'expérience démontrent, avec la plus parfaite évidence, l'impossibilité du système barbare, impie et meurtrier du matérialisme, qui entraîne celui de la fatalité; ce qui n'empêche pas les gens superficiels et les méchans de s'y attacher, parce qu'il flatte et favorise la licence, les passions désordonnées et tous les crimes. Car, il est à remarquer que la scélératesse augmente dans le monde, à

proportion des progrès que fait ce système destructeur des vertus et des mœurs.

CHAPITRE V.

» Mais vous voyez bien que si ce n'est » que des raisons d'état qui le font pros- » crire, il peut être vrai et fondé, mal- » gré sa proscription. Les plantes véné- » neuses subsistent réellement, malgré » leur poison.

Indépendamment de ses dangers, vingt fois je vous ai fais voir son impossibilité, et toujours vous revenez à la charge avec les mêmes argumens, les mêmes pauvretés; pour la dernière fois, je vais me résumer sur ce chapître.

Vous êtes intelligent, et vous ne pouvez communiquer l'intelligence aux ouvrages de vos mains. Et, la nature prise dans son ensemble, ou partiellement, ne l'est pas, et toutes fois elle pourroit, selon votre système, communiquer l'intelligence dont elle est visiblement dépourvue; n'est-ce pas la dernière des absurdités?

Les plus grands physiciens, ceux qui ont le mieux connu la nature et ses propriétés,

s'accordent tous à affirmer que l'intelligence ne peut nullement dériver de toutes les combinaisons possibles que les matérialistes prêtent à cette cause secondaire; et cela afin de lui ôter son agent nécessaire.

Les savans expliquent bien les phénomènes généraux et particuliers de la nature, par des lois connues, et il ne remonte à la Divinité, que lorsqu'ils sont à l'extrémité de la ligne de démarcation, qui les force à recourir à ce principe, sans lequel ils sentent que rien ne pourroit exister. Tout ce qu'ils peuvent expliquer par des raisons suffisantes, ils le font; mais lorsqu'ils sont au dernier terme, au dernier période, où les a conduit la science, ils disent: là est le tout-puissant, l'impassible, l'invisible, etc.

Il est a remarquer que les scrutateurs de la nature, ceux qui l'observent avec le plus d'attention, ne font pas concourir momentanément la volonté de Dieu, aux phénomènes que nous voyons. l'arrangement de notre système planétaire, suffit pour cela mais ce ne sont là que des effets, des grands corps célestes: restent à savoir qui les a fait, qui leur a imprimé le mouvement, qui leur a donné des loix fixes et

positives. Certes, ce ne peut être que celui qui en avoit le pouvoir et la volonté, celui devant qui tous les systèmes des humains se dissipent comme de la fumée.

J'aurois honte d'en dire davantage. Je vous laisse à vos réflexions, heureux si j'ai contribué à votre conversion, et si vous devenez sage.

CHAPITRE VI.

Cette réfutation de l'athéisme finie, je vais me résumer sur la Religion naturelle, seule bonne, seule juste et véritable, malgré les objections futiles de son insuffisance par les docteurs de race infernale.

On a vu que cette Religion toute divine, avoit été imprimée dans notre cœur par l'auteur de notre existence. Qu'elle ne veut que justice et bienfaisance. Ainsi on ne peut rien au dessus de ces vertus. Il ne s'agit que de les pratiquer et de les substituer à toutes ces momeries avilissantes qu'exigeoient toutes les religions mensongères.

» Mais faudra-t-il donc abattre toutes » nos églises, laisser nos temples désert ?

Non, vous pouvez y aller, pourvu que vous y apportiez un antre esprit que celui du fanatisme et de la superstition. Au surplus, il ne faut point de persécutions, point d'autres armes pour combattre l'erreur, et le crime même, que celles de la persuasion.

N'est-on pas déjà assez malheureux d'être les victimes de vaine croyacce, sans aggraver ler maux des infirmes, en jugemens et en intelligence.

C'est une funeste hérédité que l'habitude et les préjugés, que nous ont transmis nos ancêtres, chose hélas! que nous accréditons encore beaucoup par notre insouciance et notre paresse.

Et puis cet adage qui renforce tous ces liens : pourquoi vouloir être plus sage que toute la terre? Et puis aussi le proverbe qui dit : qu'il faut heurler avec les loups. Ah! nous ne sommes pas aubout de notre mission. Hélas! à peine la vérité et la raison commence à luire parmi nous. Donc il se passera bien du tens encore avant qu'elles ayent brisé la marote de la folie, ouvert les yeux aux hommes, détruit leurs orgies,

tué l'hydre, et dissipé les ténèbres répandues sur les deux hémisphères (*).

Dieu ! qui vois mon cœur, et qui sais combien il est ardent; tu sais combien il jouiroit de ce triomphe éclatant ! Tu sais combien l'idée seule m'enchante ! Combien de délices je savoure par anticipation, croyant qu'un jour viendra que tu seras véritablement adoré en esprit et en vérité.

Fin de la Religion naturelle.

REMARQUES.

Si quelqu'un pouvoit douter de ce que j'ai avancé dans cette ouvrage, il n'a qu'a consulter l'histoire.

Autre.

Toutes les religions ou sectes sont sous la main de la loi, qui veut l'égalité et la

(*) Néanmoins nous pouvons tout espere maintenant à cause de la totale des prêtres, qu propagoient les erreurs qui tenoient la terre dans l'esclavage et lesclavage et l'homme dans la pusillanimité.

tolérance; c'est pourquoi elle ne veut pas de signes publics de préférence; mais nous osons dire que celle d'entr'elles qui réuniroit tous les cultes, tous les sentimens et les opinions, seroit la véritable.

LE PARFAIT CITOYEN,

ET LE MONSTRE CONTRAIRE.

Préambule.

Tout est bien, et ne sauroit être mieux dans le meilleur des mondes possibles, a dit Pope;

Tout est mal; et ne sauroit être pire dans ce moindre des mondes possibles, a dit Panglophe.

Laissons les extrêmes, et disons la vérité. Disons, point de liberté, d'unité, d'égalité et de fraternité sans vertus, et point de vertus sans lumières.

Disons que l'homme est grand, qu'il est admirable, qu'il est sublime, lorsqu'il est ce qu'il doit être; et qu'il est rabougri,

méprisable, horrible quand il est le contraire.

Cette dissemblance, ou plutôt ce contraste révoltante, a une cause, et cette cause, quoi qu'on en dise, ne sauroit être attribuée à la mère commune de tous les humains, qui met bien de la variété et de la diversité dans ses ouvrages; mais non de la perversité.

Il faut donc chercher autre part que dans la nature, cette cause qui différencie d'une manière si extraordinaire notre espèce. Et, nous n'en saurions assigner d'autres qu'une éducation bonne ou mauvaise.

Tout a besoin de culture pour venir à perfection, et l'homme social plus que toute autre chose. Si bien que s'il est bon sortant des mains de la nature, il est parfait sortant de celles d'instituteurs estimables; tandis qu'au contraire, il est monstrueux quand des sots, des méchans et des idiots l'ont façonné à leur image.

En un mot, l'homme moral dépend absolument de ses maîtres, quels qu'ils soient; cela et si vrai, qu'en consultant l'expérience, les preuves en sont acquises avec la dernière évidence.

Or, puisque c'est un fait, que le sort

de l'homme dépend de son éducation, que de soin ne doit-on pas apporter pour l'endoctriner.

Certes, on ne sauroit prendre trop de précautions sur un point aussi important. Car, si malheureusement on ne le fait sortir de l'ignorance que pour l'abreuver d'erreurs, de mensonge et de duplicité, il est perdu à jamais. Comment voudriez-vous qu'il sortît du cahos des ténèbres où il a été plongé dans sa jeunesse, et où il est retenu par le vice et la sottise, qui savent bien mettre empêchement à ce qu'il ne puisse jamais sortir de sa sphère.

Une seule idée fausse en fait naître et en produit une infinité d'autres qui se propagent une éternité. C'est pourquoi en fait de morale, tant de gens prennent le noir pour le blanc. C'est-à-dire, l'astuce pour de l'esprit; la malice pour du bon sens; l'iniquité pour la justice; et la dureté et la méchanceté pour de bonnes qualités.

Or, puisqu'on s'abuse si étrangement sur des choses capitales, nous croyons que c'est ici la place de faire voir le contraste de l'homme divin d'avec l'infernal.

Ces deux portraits entrent nécessairement dans le plan de cet ouvrage, et ils

serviront à démontrer la nécessité de diriger la jeunesse vers l'astre qui répand la félicité avec la lumière.

Pour porter coup à tant d'erreurs qui se propagent, remontons à leur source, prenons les hommes dans leur origine.

Il est évident qu'ils naissent tous ignorans, tous imbéciles, et qu'à quelques variétés près, ils se ressemblent tous quant au physique. Et que néanmoins, dans le cours de leur vie, la différence est immense quant au moral. Or, à ce sujet, aussi singulier qu'étrange, voici les questions qui se présentent.

D'où vient que les uns sont des loups, des tigres, des renards, et les autres des moutons ?

Que certains d'entre eux sont des taupes, et les autres des aigles ?

Qu'il y a dans la race humaine si peu d'anges de lumière, et tant d'enfans de ténèbres ?

Qu'un si grand nombre d'individus semblent avoir l'entendement paralisé ; tandis que d'autres ont tant de perspicacité ?

Comment se fait-il en outre, que semblables à des vers fangeux, la plupart aiment tant à s'enfoncer dans l'ordure ; tan-

dis que quelques-uns voudroient nager dans la lumière ?

D'où vient que le vulgaire n'aime que l'odeur infecte des égouts ; tandis que les fleurs ont tant d'attraits pour les imitateurs des abeilles ?

D'où vient enfin, que des millions d'êtres à figure humaine n'ont de l'esprit que comme de méchantes bêtes ; tandis qu'une minorité, qui n'est pas seulement d'un à cent mille, veille, se tourmente, et fait de vains efforts pour les changer, les rendre moins ineptes, moins fous, moins sots, moins dupes, moins rusés, moins horribles et moins traitres ?

D'où vient, encore une fois, cette différence inconpréhensible, entre des enfans qui semblent avoir été faits de la même pâte, pétris par les mêmes mains, et coulés dans le même moule, par la même mère ?

Amis, vos questions supposent que vous l'ignorez ; il faut vous l'apprendre.

Cette disparité prodigieuse qui vous étonne, qui vous blesse, et vous révolte, vient de la culture.

Seroit-il possible ?

Oui, car l'homme est semblables aux

corps spongieux qui boivent ce qu'on leur présente, ou, ce qui revient au même, il est singe, et fait ce qu'il voit faire. Bientôt il en contracte l'habitude, dont il fait son répertoire. Insensiblement cette habitude prend racine, et devient tellement dominatrice, que l'esclave qui s'est laissé assujettir, réclameroit envain contre elle : elle lui crieroit de toutes ses forces. tu n'as rien à dire, puisque tu es mon complice.

Donc, l'homme devient un prodige en bien ou en mal, par des causes différentes. C'est-à-dire, qu'il devient spirituel ou sot, éclairé ou stupide, droit ou fripon, judicieux ou insensé, bon ou méchant, selon ce qu'il a souvent vu, entendu et pratiqué.

En un mot, tout ce que les hommes qui différent tant selon votre remarque ; tout cequ'ils ont d'excellent, leur vient de la lumière qui les a éclairés de bonne heure : comme tout ce qu'ils ont d'horrible et de pernicieux, leur vient des ténèbres qu'ils n'ont pas cherché à dissiper, lorsqu'il en étoit tems.

On sympathise donc avec un amour extrême, avec ses actions bonnes ou mauvaises, et c'est ce qui nous conduit à ce

dilemme. Que ceux-là sont les plus parfaits, qui sont les plus éclairés, comme les autres sont les plus affreux, parcequ'ils sont l'ignorance même.

Ce parallèle seroit bon à être encadré et mis sous les yeux des intéressés.

Sans doute qu'il plairoit aux uns ; mais les autres? Et qu'importe, je ne vois pas que l'on doive beaucoup d'égards, de ménagemens, ni de considérations aux fléaux de ce monde. Je trouve, au contraire, qu'on ne sauroit trop leur faire honte de leurs vices et de leur abjection, afin de les contraindre à changer et à se réformer.

C'est bien dit, mais les caractères sauvages, ombrageux et farouches se cabrent lorsqu'on les attaque dans leurs repaires : néanmoins, il faut bien s'y résoudre, puisqu'on ne peut les émouvoir autrement : on a de prise sur les méchans que par des caustiques, mais rarement font-ils d'autres effets que de les mettre en colère.

Puisque de votre aveu il n'y a pas d'autres moyens pour se faire entendre d'eux, il faudroit, s'il étoit possible, acérer les traits, en faire autant d'emporte-pièces.

C'est ce que je fais souvent de fois à mes périls et risques; et ce qui m'afflige, c'est de voir

voir que c'est sans succès. Les instrumens s'émoussent sur le fer et sur le marbre ; ils rebroussent contre des rochers et glissent sur la glace. Ne vous rebutez pas, présentez sans-cesse le constrate frappant de l'homme éclairé au parfait ignorant ; et si jamais vous parvenez à le faire sentir, il aura son effet ; vous ne devez pas en douter : les hommes ont trop d'intérêt à devenir autres que ce qu'ils sont, pour ne pas vouloir changer, lorsqu'ils seront bien convaincus qu'ils ont tout à gagner dans leur réformation.

Commence donc tout à l'heure par le portrait de celui qui est Diaphane ; et tout resplandissant de lumière.—Je le veus.

CHAPITRE PREMIER.

Les avantages, les plaisirs et les jouissances de l'homme qui habite les régions lumineuses, sont si multipliés et si innombrable, qu'on ne peut s'en former d'idée juste, à moins d'être son semblable.

Nous allons essayer toutefois d'en donner quelques notions aux gens attentifs,

et à tous ce qui sepique d'intelligence.

Son horison est sans borne, puisqu'il s'étend à volonté : ainsi il passe d'un enchantement à un autre, à l'aspect des merveilles de la nature, lesquelles se renouvellent à toute minute tant dans les cieux que sur la terre.

O ! quelles scènes ravissantes se succèdent avec la rapidité de l'éclair, pour l'observateur attentif, qui n'échape aucun des phénomenes qui se passent dans l'univers.

Esprit de verité, qui as rependu avec tant de profusion ces prodiges enchanteurs autour de nous, je te rends des millions de graces ; ah ! je t'invoque, et j'implore ta bonté sur les hommes, afin qu'ils fassent attention à ces objets d'institution divine ; fais qu'il les sentent et les conçoivent, et soudain ils changeront.

L'enthousiasme me saisit et je dis, que le jour de cette régénération universelle feroit une époque dans les annales sacrées, aussi sublime que celle de la création ; mais dieu du ciel, dieu tout-puissant, qui peut tout par ta volonté, ne te fais pas suppléer cette fois par des intermédiaires, comme l'on dit faussement que tu le fis jadis : point de pro-

phêtes, d'envoéys, de subsituts, de médiateurs, point de missionnaires ; car, enfin tout ce qui heurte la raison que tu nous a donnée, (laquelle est notre vrai lumière) tout ce qui lui rompt en visiere, ne sauroit durer et encore moins s'accorder avec elle.

Je t'en conjure donc, agis toi-même immédiatement, de cette manière tu expulseras tous les charlatans qui trompent les humains et te deshonorent : hélas si tu ne m'accordes pas ma prière qui doit être d'accord avec le ciel, les hommes resteront dépravés, vicieux, cruels, faux, fanatiques et criminels à jamais.

Ils sont des incrédules endurcis, tu le sais, et il est des choses à cet égard sur lesquelles ils n'ont pas tort, telle est la tradition.

Car, par exemple, la création telle qu'on nous la dépeint à une époque fixe de tant de siécles et en tems de jours, ton repos au septième, ses entretiens avec deux vauriens, tes ordres dans le paradis terrestre, l'arbre de la science, la fatale épreuve, le serpent séducteur, la pomme enfin, tout cela ne satisfait point.

Cette chûte de l'homme et de sa compagne, pour avoir mangé d'un frui savou-

reux, le plus beau et le plus friand qu'il y eut dans leur demeure, est vu de mauvaise œil, et il faut le dire, cela apprête à rire, ou à faire pire à tout ce qui ne tient pas à l'idiotisme.

Passant delà à l'examen suivis des écritures, on s'apperçoit que Moyse l'inspiré, poussoit sa pointe, s'en donnoit à cœur joie; et par-dieu il avoit belle, il te tenoit dans sa gibeciere, t'escamotoit ou te faisoit paroître à sa volonté, et cela sous toutes les formes qui convenoient à ses projets; si bien qu'il disposoit de toi à son bon plaisir. Ce qui étoit bon pour ce tems-là (soit dit entre nous); mais présentement choses miraculeuses sont plus que suspectes. Car, on glose sur tout dans ce siècle, tu ne saurois l'ignorer.

On est difficile en diable, de manière que l'on dit sans façon que l'ancien et le nouveau font la pair. Bref, on ne veut plus d'oracles, de bêtes qui parlent, si ce n'est dans d'ingénieuses fables. On ne veut plus de conception, d'incarnation miraculeuses, de vierge mère, d'enfans sans père, etc. On n'en veut pas, quand bien même cela seroit attesté par des bœufs et des ânes, [illegible] rois et des bergers.

Encore une fois, on n'en veut point; quand toute cette histoire auroit été prédite à point nommé, et que le tout seroit écrit et rapporté par des auteurs aussi clairvoyans que les témoins de l'étable; quand même pour surcroît, toute la gabgie seroit traduite et commentée par d'autres hommes de la même espèce.

Il résulte de cela, père très cher, qu'on est sans foi surtout ce qui est d'invention humaine, par rapport au ciel et à toi. Il résulte aussi qu'on méprise très souverainement les imposteurs; car ils t'ont toujours défiguré, en te présentant sous diverses emblèmes; ou bien ils t'on divisé de cent manières, et toujours à ton détriment, et sous la triple enveloppe de grands mystères; tandis qu'il ne falloit pour te faire connoître, que faire toucher au doigt une seule de tes merveilles. Si bien enfin, que voila qui est fini; on ne croit plus aux arcanes célestes de la façon des prêtres: donc il est tems que tu viennes toi-même morigiuer et éclairer la race humaine, Car, tu dois être le redresseur de torts de cette race perverse qui, non-seulement laisse-là la religion apochryphe de ses pères; mais ce qui est bien pire, c'est qu'il quitte la

raison, pour satisfaire d'odieuses passions, et la vertu pour le crime.

Elle abuse tellement de son libre arbitre, qu'il n'est aucun excès qu'elle ne commette.

Ainsi, moins de liberté sera le frein salutaire; ou bien qu'un châtiment prompt et momentané punisse la transgression à ta loi naturelle que tu gravas dans le fort intérieur de cette race rebelle.

Cette audace reprimée sur le champ, et d'une manière exemplaire, la forceroit à rentrer en elle-même, et elle seroit sauvée des pièges de sa vanité, qui ne vaut à rien moins qu'à s'idolâtrer elle-même, et à usurper ta place.

Pardon Dieu que j'aime, si je t'ai manifesté ma pensée toute entière. Je n'ignore pas que tu n'as bas besoin d'avis; mais je gémis de voir les hommes faire chaque jour de nouveaux progrès vers leur malheur, au lieu de rendre leurs jours fortunés et prospères, par la justice, la raison, et les lumières.

Encore un coup, prends pitié de ces êtres soi-disant faits à ton image. Car c'est envain que nouveau Prométhée l'homme instruit se sacrifie pour les éclairer. C'est envain qu'il veille jour et nuit pour amasser

des trésors de lumières. pour communiquer quelques étincelles du feu dont il est embrasé à la multitude. Hélas ! c'est peine perdue, il n'est point écouté. De sorte que souvent il est forcé de s'isoler et de se replier tout entier en lui-même, faute d'avoir la possibilité de se faire entendre autant qu'il le désireroit.

A ces désagrémens près, cet enfant de raison, guidé par la vérité, est heureux autant qu'un mortel peut l'être.

Il l'est souverainement par la multiplicité, la diversité et l'immensité de jouissance dont il a déjà été mention ; jouissance à laquelle nous allons ajouter celle dont nous n'avons pas encore parlé. Car il s'en faut de beaucoup que nous ayons exposé aux yeux de nos lecteurs, tous les avantages annexés à l'homme aux grandes moralités, Ils sont innombrables.

Premièrement, tandis que les miopes ne voyent qu'a quatre pas autour d'eux, que leur horison est borné à ce cercle étroit ; l'homme instruit voit et entend tout ce qui se passe dans les quatre parties du monde.

Cet être sublime, mu par le spectacle majestueux de la nature, est en quelque sorte assimilé à la divinité, par sa vaste

intelligence qui lui fait embrasser tous les objets à la fois.

De cette manière, il communique avec tout l'univers, avec lequel il est en correspondance.

Quel nouveau ravissement l'affecte. Ah! je le vois, Il est transporté dans le monde idéal qui subsiste au-delà du nôtre. Là, l'imagination erre a son gré dans ce monde enchanté, tout rempli de merveilles, toujours enivrantes et toujours nouvelles. Ajoutez à ces transports, à ce délire, l'oubli de toutes les peines de la vie, et vous n'aurez encore qu'une foible image de ses extases.

De retour de ses fréquens voyages, cet homme bienfaisant et sensible soupire. Il désireroit ardemment que tous les habitans de la terre participassent à son bonheur: il s'évertue pour cela; mais il lui est impossible de se faire entendre. Ce monde fictif n'existe, hélas, que pour les enfans de lumière: cent portes d'airain et une montagne escarpée en défendent l'entrée à la tourbe qui s'agite dans les ténèbres.

Par cette description, il est aisé de voir que l'homme lumineux a mille plaisirs exclusifs, dont le vulgaire ne peut pas même

se douter. Tout cela lui est réservé, parce qu'il est initié aux mystères sublimes du ciel et de la terre.

De ces objets d'une spéculation divine, descendons aux choses qui en dérivent. Comme la plénitude du pouvoir sur soi-même, c'est-à-dire, à un empire absolu sur toutes ses actions. Qu'il est beau d'être son régulateur, et de ne jamais devier du chemin qui conduit à la sagesse.

Avec une telle manière d'exister, il est clair que cet homme est à l'abri de toutes surprises, que rien ne peut lui faire illusion, qu'il voit la vérité sans nuage; et que l'a voyant remplie d'attraits, il l'a choisie, et n'a de foi qu'à elle. Il résulte de-là qu'étant précisément au point lumineux, il est parfaitement éclairé, et qu'entre le ciel et lui, tous intermédiaires sont bannis.

Il connoît son auteur et lui-même, autant que l'un et l'autre peuvent se connoître; il rend hommage dans son cœur et dans son ame à la sagesse suprême, se confie à elle, et se résigne à ce qu'elle ordonnera de lui pour le tems et pour l'éternité.

Jusqu'ici nous avons considéré l'homme qui a pris l'essort vers la lumière; et qu'ainsi

que l'aigle plane dans les hautes régions, d'où il voit les horreurs, les folies et les extravagances qui se commettent sur la terre. Il se félicite d'être dans cette élévation, qui le soustrait à la corruption et à tant de misères. Et lorsqu'il est contraint de descendre pour pâturer, il s'efforce de peindre aux hommes le lieu de son habitation, afin de se faire suivre. Il s'efforce de leur enseigner le grand art de vivre, qui est toujours suivi de la paix et du bonheur.

Tels sont les systèmes de l'homme de bien, de l'homme qui connoît le prix de la science qu'il cherche à répandre: tels sont ses rapports de bienfaisance avec tout ce qui existe. Ainsi l'ayant considéré sous différens aspects, relatifs à ses hautes destinées et par rapport à la société, nous allons maintenant le considérer isolément, et faire voir qu'il est souverainement heureux en comparaison de ceux qui suivent le torrent de la dépravation; torrent où ils ont été jetés par la grossièreté, la barbarie et l'ignorance. Torrent désastreux, torrens de perdition où ils se tiennent néanmoins par l'irréflexion.

En fait d'amis, jamais l'homme de bien,

le penseur méditant et réfléchi, ne pourroit en trouver qui puissent lui convenir autant que lui-même. Et la raison en est simple, c'est qu'il est toujours à sa disposition ; ainsi les devoirs de la société remplis, il est tout à lui, en outre il est son émule et son modèle; par-là il tend sans cesse à la perfection. Donc, chez aucun autre homme, il ne trouveroit cette réunion d'avantages qui sont concentrés dans sa personne, et dont il peut disposer à toute minute.

Et qu'on ne dise pas, que de cette maniére, cet homme seroit son idole. Non, non, l'homme vertueux ne s'abaisse pas à une pareille profanation, il est bien au-dessus de la vanité de l'amour-propre. S'il sait qu'il vaut mieux que les gens vicieux, ce n'est pas pour abuser de ses qualités; mais seulement pour en faire usage et en acquérir de nouvelles. D'ailleurs, en fait d'amis, sortables en tout point, où en trouver autre que soi ? Hélas ! nulle part Nous exceptons de cette règle une femme qu'un vrai mérite, qui auroit une parfaite conformité de sentiment moraux, et un goût décidé pour l'étude de la nature.

Il en est de cette trempe, nous le sa-

vons ; mais il s'agit de les rencontrer. Qu'heureux ! sont ceux qui sont dans ce cas, ils peuvent donner plus d'intensité à leur plaisirs et doubler leur existence. Mais voilà, selon nous, le seul cas d'une juste préférence.

Une femme instruite, à tous les dons du ciel en partage, rien sur la terre ne lui est comparable. Donc, c'est le bonheur suprême que d'en avoir une pour amie, lorsqu'il y a identité de sentimens et de grands rapports de vues et de connoissance.

Pour ce qui regarde son salut, et ses affaires domestiques ; l'homme en question est son théologien, son casuiste ; son conseil, son avocat, son administrateur, son contrôleur, son intendant et son homme d'affaires.

Il est tout cela, parce que de l'élévation où il siége, tout lui est présent, et il discerne parfaitement, au premier coup-d'œil, ce qu'il faut adopter ou rejeter sur-le-champ.

Or, puisqu'il peut se suffire encore sur tous ces différens objets, n'est-il pas vrai qu'il évite la comptabilité des autres, qui ne sont pas toujours très-intelligens, très-

bien intentionnés, ou fort intègres. C'est donc encore autant de gagné.

Quant à ce qui regarde sa santé (chose si précieuse) il ne la joue pas en insensé. La réflexion lui a appris à vivre de manière à se bien porter toujours. Donc il sait mieux qu'aucun docteur ce qu'il convient de faire, afin de la conserver, puisqu'il a en son pouvoir la médecine primordiale, celle qui existoit avant les médecins, laquelle est extraite de la sagesse.

Il résulte de cette hypothèse pour le monde, mais qui est pour nous, une vérité démontrée; que jamais cet être de raison ne pouvoit trouver de médecins aussi savans que lui sur l'hygienne, comme il ne pouvoit pas trouver de pharmacopée aussi bien fournie que la sienne.

O! combien de ris moqueurs nous nous sommes déjà attirés, en avançant quelques vérités pratiques.

Par exemple, il a paru absurde au vulgaire que quelqu'un osât dire affirmativement, que l'on pouvoit prévenir toutes les maladies par le régime indiqué par la nature. Le préjugé contraire à la vérité a fait rire aux éclats lorsque nous avons avancé qu'il valoit mieux prévenir les

maux, que de les guérir. Or, dans tous les cas, et sur tous les objets, les mécréans et les critiques ont toujours les rieurs de leur côté. Toujours, dût-on cent fois par jour, être dupes ou victimes de leur incrédulité, de leurs sarcasmes et de leurs satyres.

Une chose nous est échappée dans le portrait que nous venons de tracer; et il est bon de suppléer à cet oubli. C'est la satisfaction que l'homme de bien éprouve intérieurement, par les services qu'il rend à la société, pour laquelle il n'ignore pas qu'il doit se sacrifier. Je tiens tout d'elle, dit-il fort justement; donc, je lui dois et lui voue ma vie en reciprocité. Il vole aux choses les plus pénibles, aux plus dangereuses; à la mort même comme à une fête. Et c'est en affrontant tous les dangers et tous les désagrémens, qu'il est content, parce qu'il se dit en lui-même, et moi aussi je suis citoyen comme on doit l'être.

Cœurs déssechés, têtes sans cervelle, égoïstes blâsés et pusillanimes, éprouvâtes-vous jamais rien de semblables ? Dites, de pareilles voluptés vous ont-elles jamais effleurés. Hélas ! non, vous êtes des

marbres, des monceaux de glaces. Oh ! vous êtes pis que tout cela ; vous êtes morts à Dieu, à toutes vertus, à votre prochain, pour avoir épousé sciemment un cadavre, qui est vous même.

Comme tout ce qui est petit et rabougri, tout ce qui est sottise, présomption et misère, va se récrier ici ! Comme tout cela va faire les grands bras sur l'exposition du phénomène des hommes, que nous nous sommes plu à tracer, afin de faire connoître aux autres le pouvoir et les effets des grandes moralités, sur ceux qui ont assez de discernement et de raison pour les pratiquer !

Comme ils vont se récrier sur la non-existence d'un être de cette espèce ! Comme ils vont dire que c'est un portrait d'imagination, qui n'eut jamais de réalité que dans le cerveau du peintre !

Eh bien ! lecteur, j'ai preuve en main. Je puis donc vous certifier le contraire.

Davantage, vous l'avez peut être vu et entendu cent fois, mais toujours avec des dispositions défavorables, et je sais bien pourquoi.

Le hazard peut aussi l'avoir mal servi auprès de vous, vous aurez pu le voir

dans de certains momens où vous étiez préocupé de plaisirs ou de chagrins, de folies ou d'affaires. Possible est-il aussi qu'il balbutia à l'instant que vous étiez présent; mais un fait est, que, soit amour-propre, distraction, prévention ou quelques autres causes, vous l'avez mal vu et mal jugé.

A la vérité, je conviens qu'en tout, cet homme est très-extraordinaire pour son siècle, et pour le pays. Braver la sottise, les préjugés, le ridicule même; c'est pousser les choses jusqu'au stoïcisme. Et c'est ce qui ne s'est jamais vu parmi nous. Ainsi, on peut raisonnablement douter d'un fait, fût-il vrai, lorsqu'il n'est pas vraisemblable.

Tout ce que l'on peut répondre à cela, c'est que c'est un original d'une forte trempe. Car ce prodige, qui n'en est un que relativement et comparativement, a vécu et vit encore seul au milieu de vous, aussi parfaitement ignoré et inconnu, que s'il n'avoit jamais mis les pieds sur cette terre mouvante et légère, sur ce sable, sur ce sol stérile où rien ne prend racine, rien ne croît et n'a de durée que ce qui est folie, chansons, épigrammes, bamboches

boches, turpitude, modes, calomnies et méchancetés. Ainsi, passons de ces choses générales, à une particuliére; montrons le contraste épouvantable du mal au bien.

On a vu de combien de bonheur étoient tissus les jours fortunés de l'homme vertueux, éclairé et candide, et quelle impression et quelle riante image il laissoit au cœur de ses semblables. Maintenant que la nuit nous a couverts de ses voiles sombres, nous allons tracer le portrait de l'homme brut et méchant, faire voir ce qu'il est, et à quoi il passe son tems.

CHAPITRE II.

O ciel! quelle effrayante figure? Quelle apparition horrible! Qu'est-ce que c'est que cela? Comment! tout près du prodige lumineux et attrayant qui nous ravit et nous enchante. Tout près, oui, à côté de lui, se trouve une masse de chair ambulante, qui corrompt et infecte tout de son haleine pestilentielle.

Voyez comme ce personnage se meut mal, comme il heurte les passans d'une maniére lourde et pesante.

Voyez comme son allure et ses gestes menaçans, sont bien assortis à sa grossièreté, à sa turpitude et à sa méchanceté.

Voyez cet œil terne et hagard, semblable à celui de Poliphème. Ah! c'est un phantôme vivant que cela, un enfant du cahos et de la nuit. Quels hurlemens sortent de sa poitrine d'airain? Ils sont épouvantables! Mais ne nous arrêtons pas davantage à sa structure ni à sa voix, examinons ses mœurs.

Le voilà qui immole l'humanité à sa phrénésie. Il aime la férocité. Voyez, le voilà qui se réjouit du mal qu'il fait et de celui qu'il voit faire. L'entendez-vous se glorifier de sa honte et de ses crimes, comme si c'étoient des choses sublimes.

D'un autre côté, ce monstre crapuleux, cupide et mercenaire, qui loge dans un corps humain toutes les ruses et les cruautés des plus méchantes bêtes, est, par intervalle, le modéle de la bassesse, de l'infamie, de la perfidie et de la lâcheté. Tous ses desirs, toutes ses actions, ne tendent qu'à favoriser le crime et la méchanceté.

Et ce qu'il y a de plus funeste, c'est que cet animal qui n'est comparable à rien,

si ce n'est à lui-même, s'applaudit d'être le héros de la perversité. Ainsi, constant dans ses habitudes atroces, il suit ses routines destructives, qui propagent le vice et toutes sortes d'iniquités.

C'est donc envain qu'on lui parle de société, de vertus, de talent, d'esprit et de lumiére. Il ne se croit pas dépourvu de tout cela, parce qu'il possède les rüses et les astuces des animaux sanguinaires.

C'est envain qu'on lui parle de réforme, de changement, et de ce qu'il pourroit mettre à la place de ce génie mal-faisant, qui le porte à la cruauté et à la scélératesse. La raison le blesse, la lumière l'importune, la bonté le rend furieux, la vertu l'accable. En un mot, tout ce que les gens de bien aiment, il le déteste.

Donc, tandis qu'une vie remplit de charmes, est le partage de l'homme éclairé, celle du spectre en question n'est qu'un tissu de barbarie et de crime.

Jamais ce torrent enflé par les passions brutales ne rétrograde; il semble que sa destinée soit attachée aux maux qu'il fait à la société et à sa perte à lui-même. Et ce qui met le comble à sa fatale existence, c'est qu'il cherche à entraîner les humains

dans les opinions monstrueuses dont il est affecté ; et il ne séduit que trop la paresse et l'égoïsme : car tout ce qui favorise l'apathie et le vice, n'est que trop écouté, recueilli et pratiqué.

Je viens de mettre sous les yeux, avec les couleurs convenables, les deux portraits des deux extrêmes ; puisse-ai-je n'être pas trompé dans mes espérances ? Puissent-elles avoir leur effet, et faire dire du premier : oui, c'est ainsi qu'il faut être, pour être citoyen parfait. Et de l'autre, le ciel nous préserve d'avoir aucune affinité, aucune liaison, ni aucun commerce avec une aussi horrible bête.

A Paris, de l'Imprimerie de CAMPENON, rue Saint-Jacques, au ci-devant séminaire Saint-Magloire, dans le passage.